

AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

.....
40 – 15 avril 2021



| La forêt de l'agir |

En ordre dispersé

« A tous ceux qui veulent harceler l'ennemi jusqu'à l'épuiser, nous suggérons donc, une guérilla autonome et en ordre dispersé, composée de petites entités plus difficilement atteignables et identifiables. »

Non Molliamo, janvier 1927

Peut-être le temps est-il venu pour essayer de revenir sur les hypothèses organisationnelles, le refus ou l'absence de celles-ci, au sein de la petite galaxie d'individus, de petits groupes, de projets divers et variés, de constellations de lutte, qui se reconnaissent dans le combat pour l'anarchie, un combat certes aux méthodes variées, mais qui se livre ici et maintenant. Un combat qui place le problème de la *destruction* au cœur. Destruction de ce qui fait obstacle à la liberté et à l'anarchie, plutôt que son aménagement. Destruction de ce qui opprime, exploite et dévaste, plutôt qu'une éducation populaire de ceux qui ad-

hérent, plus ou moins consciemment, à ce qui opprime, exploite et dévaste. Destruction de tout ce qui fait médiation, de tout ce qui supprime l'autonomie en faveur de la dépendance, plutôt que la construction de petits îlots alternatifs dans les interstices de la domination. Les débats qui nous éloignent de cette destruction, et de notre modeste contribution à celle-ci ; les débats qui ne s'interrogent pas sur comment favoriser la destruction, comment contribuer à des conditions matérielles et subjectives favorables à la destruction, ne nous amènent que vers les marasmes de la paralysie.

Cela étant dit, entendons-nous bien. La destruction n'est pas seulement une affaire de feu, de sabotage, d'insurrection ou d'armes. Si d'un côté, la destruction implique la suppression matérielle des structures et des personnes autoritaires, de l'autre, elle implique une critique corrosive des rapports sociaux qui soutiennent, favorisent et reproduisent ces structures, jusqu'à toucher nos propres responsabilités, nos propres

22/2, Berne (Suisse).

Dans le canton de la capitale fédérale à Kiesen, une antenne 5G de l'opérateur *Swisscom* située le long du poteau d'une ligne électrique flambe vers 1h30, après que des inconnus aient mis le feu aux câbles. Le 7 mars un peu plus loin à Thoune, au lieu dit Strättligwald, c'est une antenne 5G de *Sunrise* également utilisée par ses deux concurrents qui part en fumée, provoquant de gros dégâts. Enfin, le lendemain 8 mars, des traces d'incendie et des dommages sont retrouvés lors de travaux sur une troisième antenne-relais à Thoune, située dans la Seestrasse.

MARS 2021

7/3, Argentan (France).

Dans l'Orne, le sabotage du dijoncteur de l'éclairage public plonge plusieurs rues du quartier St Michel dans le noir pendant plusieurs jours.

14/3, Hamburg (Allemagne).

Les vitres du géant immobilier *RE/MAX* et de l'entreprise de construction *Deplan* sont brisées. Les assaillants envoient leur solidarité à Berlin et au squat Rigaer94 sous menace d'expulsion.

14/3, Rome (Italie).

L'immense porte d'entrée en bois de l'*Istituto superiore di Sanità*, un des plus importants pôles de recherche médical du pays (équivalent de l'Inserm), est incendiée vers 20h. « *Parce que c'est moi qui décide de mon corps* » et « *Parce que la médecine est une institution oppressive, un des multiples piliers sur lesquels s'appuie le système capitaliste patriarcal technoindustriel* » précise notamment la revendication, avant de conclure

compromis, nos propres renoncements, qui sont autant de briques du bâtiment sociétal qu'il s'agit de démolir. La destruction n'est pas tellement une *affaire de guerre*, où les lignes de démarcations se tracent entre amis et ennemis ; celle dont nous parlons va bien plus loin qu'un tel schéma sans doute trop facile pour expliquer la pérennité de l'oppression et de l'exploitation dans le calvaire de l'histoire humaine. Puis, la destruction, comme fait matériel violent n'est pas réductible au simple acte de la destruction (qu'elle s'exprime contre des choses ou contre des hommes ne fait, de ce point de vue, aucune différence : l'acte de détruire implique toujours l'emploi de la violence – qu'elle soit offensive ou défensive, justifiée ou pas, ce sont, en fin de compte, des débats que chacun et chacune doit résoudre avec soi-même, sans les béquilles qu'une quelconque idéologie, système philosophique ou conviction religieuse peut lui offrir). Il faut non seulement des bras, mais aussi la tête ; pas seulement une préparation mentale, mais aussi le cœur ; pas seulement un effort et une conviction individuelle, mais peut-être aussi un soutien de proches.

Ce qui ramène sur la table la question d'une hypothèse organisationnelle, est justement le souffle que nous voulons donner à la destruction. De fait, c'est le premier pas à faire. Pour parler d'organisation, il faut d'abord se mettre d'accord dans quelle perspective, avec quel but, pour quelle projectualité, nous voulons nous donner des moyens organisationnels. Bien sûr, si on y pense bien, chaque individu est déjà en soi toute une organisation. Et il en va de même pour chaque petit groupe affinitaire. Mais ce dont nous voulons parler, c'est une dimension supplémentaire, plus vaste, qui s'interroge sur les possibles liens organisationnels entre les individus, les groupes affinitaires, les constellations diverses et variées.

Mais dans quelle perspective ? Certes pas celles de « construire une force » pour peser dans le débat public, ni pour avoir une représentation anarchiste au sein des luttes et des mouvements sociaux. L'hypothèse organisationnelle dont nous aimerions discuter et échanger, ce n'est ni une ambassade qui représente les intérêts du petit monde anarchiste, ni une agence d'interim en quête de nouvelles recrues, ni un centre de loisir ouvert à celles et ceux qui ne savent pas quoi faire de leurs vies et leurs dilemmes, ni un club de débat philosophique où on apprécie le bavardage infini, ni une assemblée où tout tourne autour d'une célébration collective éclipant les autonomies affinitaires et individuelles, ni une église où on vient se reconforter en récitant les textes sacrés ni

même une entreprise de démolition où ça ne cause que de matériel, de techniques, de spécialisation à outrance et d'exécution répétitive.

Il est bien sûr toujours plus facile de dire ce que l'on ne veut pas que de mettre des mots sur ce que l'on veut. D'autant plus que, dans un débat comme celui que nous proposons, le choix des mots peut rapidement se révéler un obstacle à la compréhension réciproque, un certain terme risque de heurter – plus ou moins inutilement – la sensibilité de quelqu'un, les artifices de la grammaire peuvent induire à fantasmer des plans sur la comète et des châteaux dans les nuages. Mais reculer devant un tel risque, plutôt que d'accepter les limites de toute expression linguistique (quelque part, nous sommes toujours en approche de ce que nous voulons dire et paradoxalement, parfois ne rien dire du tout exprime mieux ce que nous voulons dire), serait abandonner un terrain certes hasardeux, mais pas infertile.

Mais pourquoi parler aujourd'hui d'une hypothèse organisationnelle ? Résumons, au risque de répéter ce que d'autres ont déjà dit ailleurs, et sans doute mieux, rapidement quelques traits de l'époque dans laquelle nous agissons. Tout d'abord, il nous semble que plus la domination avance, plus les systèmes s'étendent et s'agrandissent, plus des facteurs d'instabilité (re)font surface. Cette instabilité s'exprime à toutes les échelles : de la vie individuelle en passant par les équilibres géopolitiques chancelants et les nouveaux secteurs économiques disruptifs jusqu'au climat de la planète que nous sommes amenée à habiter. Le train du progrès de la domestication du vivant s'avance à toute allure, toujours plus rapidement, mais chaque caillou sur les rails, chaque grain de sable, provoque des répercussions toujours plus fortes sur la machine lancée à toute allure. Depuis plusieurs décennies maintenant, et de façon toujours plus décisive, les grands planificateurs, de l'économiste qui prévoit des modèles sur dix ans jusqu'au scientifique qui péroré sur l'état du monde à venir, sont amenés à admettre qu'ils ont beaucoup de mal à faire des prévisions qui peuvent servir de modèle. Que trop de facteurs, trop de changements rapides, trop d'imprévus aussi, bousculent la modélisation à moyen et long terme. L'exemple facile et actuel, c'est bien sûr la pandémie du Covid19, qui a amené les États à confiner des milliards de personnes, à freiner les appareils productifs, à remplacer en toute hâte les soupapes classiques de la paix sociale (des activités sportives jusqu'aux prières collectives, des fréquentations des bars jusqu'aux activités culturelles) par des prothèses et des ersatz télématiques.

« *Solidarité avec ceux qui luttent dans les prisons, contre elles et contre tout type de cage.* »

15/3, Thessalonique (Grèce).
La *Cellule Elisabeth Kovalskaia* des *Cellules d'Action Directe* revendique l'attaque incendiaire contre le domicile d'un flic dans le quartier de Sykies en février.
« *Nous sommes là pour perturber le sommeil des responsables, de ceux qui construisent leurs vies sur l'exploitation et l'injustice. Car l'injustice n'est pas anonyme, elle a un nom et une adresse.* »
Action revendiquée notamment en solidarité avec le prisonnier communiste D. Koufontinas, qui vient de mettre fin à une longue grève de la faim.

16/3, Bruxelles (Belgique).
Vers 4h, des engins incendiaires sont lancés dans le commissariat de la commune de Saint-Gilles à travers une grille de ventilation. Un début d'incendie prend dans sa buanderie située en sous-sol.

16/3, Büdelsdorf (Allemagne).
Dans le Schleswig-Holstein, saccage des vitres d'un appartement de service de la police.

17/3, Rosières (France).
En Ardèche vers 4h du matin, les câbles d'une antenne *SFR et Bouygues* sont incendiés, coupant la téléphonie mobile pendant une semaine dans le coin, ainsi que dans le secteur de Largentière, dont l'antenne dépendait du relais cramé.

17/3, Vienne (Autriche).
Deux véhicules de l'entreprise de sécurité Schrack, filiale de *Securitas*, sont incendiés dans deux quartiers différents.

17/3, Berlin (Allemagne).
Saccage des vitres d'un nouvel

immeuble luxueux, propriété de l'immobilier *Pandion*, dans le quartier de Kreuzberg. De la revendication : « *Mais la ville est grande, les nuits sont longues, et ainsi ce printemps va offrir des carnets de commandes bien remplis aux vitriers.* »

18/3, Leipzig (Allemagne).
En Saxe, la voiture d'une politicienne du parti d'extrême-droite l'AfD, Tatjana Klinger, est incendiée.

18/3, Thessalonique (Grèce).
Des anarchistes revendiquent l'incendie de trois voitures de services de la ville dans le quartier de Sykies, notamment en solidarité avec Koufontinas.

19/3, Divonne-les-Bains (France).
Dans l'Ain, une antenne-relais de téléphonie mobile part en fumée vers 5h du matin, privant les habitants de connexion.

19/3, Eindhoven (Pays-Bas).
Deux camionnettes d'entreprises logistiques sont incendiées pendant le couvre-feu, l'une appartenant à *DHL*, l'autre à *DDS Logistics*.

19/3, Athènes (Grèce).
Les incendiaires impénitents de la banlieue ouest revendiquent l'attaque incendiaire contre des distributeurs de billets dans le quartier Aigaleo le 10 mars en solidarité avec Koufontinas.

19/3, Athènes (Grèce).
Tempête noire revendique le bris d'une façade bancaire et d'un distributeur de billets à Gouva, de deux distributeurs au Pirée, les jets de peinture contre le bureaux du parti Nea Demokratia à Keratsini et les sabotage de neuf autres distributeurs de billets à

Ces instabilités provoquent bien sûr d'importantes modifications dans les rapports sociaux. Confusion et paranoïa se relayent avec la nostalgie d'un État social ou d'un monde uniforme sur des bases rigides ou religieuses ; perte de sens et sentiment d'obsolescence de la vie même dialoguent – par oppositions – avec des spectres de la fin du monde, la guerre civile, la catastrophe finale. Les instabilités peuvent transformer un petit prétexte, un petit détail, en formidable explosion – dans tous les sens, entendons-nous bien, pas seulement dans le sens d'une explosion de liberté.

Qu'est-ce que cela pourrait bien avoir à voir avec les anarchistes ? D'un côté, rien. Peu importe les conditions et les époques, les anarchistes restent les ennemis de toute autorité, peu importe quelle forme elle prend. Ils s'agiteront, et peut-être agiront, en temps de démocratie comme en temps de dictature, en temps d'urgence climatique comme en temps guerre civile, en temps de pacification sociale comme en temps de révolution. De l'autre côté, tout. Car les conditions dans lesquelles nous cherchons à agir, et dans lesquelles, fatalement, nous vivons, influencent bien sûr fortement ce qu'on fait, ce qui attire plus notre attention, ce qui fait cristalliser nos hostilités et... comment nous pouvons concevoir de nous organiser. Il serait stupide de prétendre que s'organiser dans un régime démocratique est exactement identique à s'organiser sous une dictature militaire. Certes, il y a des continuités – et surtout, la continuité de l'autorité – qu'il s'agit de comprendre et de souligner, mais il y a aussi des différences. C'est pour cela que la messe n'est jamais dite et que les façons de s'organiser dépendent de nos projectualités, qui ne s'inscrivent à leur tour pas dans l'éther absolu, mais dans les conditions réelles de l'affrontement.

Temps d'instabilités, disions-nous, mais aussi temps d'un progrès terriblement rapide dans la domination. Le raffinement de la surveillance que nous voyons progresser jour après jour n'est que le sommet de l'iceberg, car cette surveillance n'est possible que par la reproduction, dans son ensemble, du monde auquel nous participons. La surveillance technologique ne serait pas possible sans l'omniprésence d'appareils technologiques, y compris dans la poche de chaque citoyen. Face à cette avancée, qui fait sauter barrière après barrière et ressemble plus à une avalanche qui prend de la force qu'aux eaux de la mer qui montent lentement, certaines hypothèses organisationnelles, ainsi que certaines façons d'agir, risquent fort de devenir non

seulement obsolètes, mais complètement inadéquates avec les conditions réelles de l'affrontement. Si nous refusons, pour des raisons non seulement opérationnelles, mais aussi de cœur, d'accompagner la domination dans sa lancée technologique en calant toujours plus nos activités sur le monde virtuel, nous ne voulons pas pour autant persévérer devant des obstacles infranchissables, mais retrouver des sentiers plus inconnus, moins détectables, plus furtifs et agiles. Savoir où se trouve l'ennemi est une chose, ne pas l'approcher par des chemins qu'il peut désormais surveiller 24h/24, en est une autre.

Si nos baromètres indiquent d'importantes instabilités météorologiques, nos cartes d'hier nous servent encore pour nous orienter. Pas pour les copier, ni pour les suivre aveuglement, mais pour s'appuyer dessus afin de frayer nos propres chemins. Ainsi, les mots que nous avons retrouvés dans une publication italienne de 1927 résonnent en nous. « *En ordre dispersé* », c'est-à-dire en frappant l'ennemi dans ses points névralgiques et tentaculaires, sans se laisser obnubiler par les citadelles du pouvoir qu'il agit devant nos yeux. *Dispersé*, c'est agir sans former des colonnes compactes, sans construire des campements permanents et indéfendables ; c'est agir en rompant toute symétrie dans l'affrontement. La suggestion n'est nullement neuve, mais plus la mégamachine s'étend, plus elle prend de l'acuité. Puis, « *guérilla autonome* », disaient-ils en 1927, que nous pouvons entendre comme une lutte offensive sur la durée, un combat qui ne veut pas se réduire à un coup d'éclat, mais qui cherche à prolonger les hostilités. Une guérilla, en effet, en territoire désormais entièrement occupé par l'ennemi, par le monstre technologique. Mais pas une guérilla au nom d'un parti, d'une classe, non, une guérilla « *autonome* », c'est-à-dire, qui trouve ses raisons d'agir en soi-même, qui ne cherche aucune représentation (car qu'est-ce que serait la représentation, sinon la reconnaissance par l'autre afin de mieux le dompter ou l'encadrer). Sans forcément vouloir reprendre aujourd'hui ce terme de « *guérilla* » pour qualifier l'ensemble des activités qui rendent possible l'attaque et l'offensive, car cela pourrait amener à réduire la diversité des individus à des « *guérilleros* », soit une nouvelle cage qui distille l'emploi d'une méthode à une identité bien réductrice. Enfin, logiquement en découle *l'informalité*, c'est-à-dire le refus de structures figées, de représentation publique, de sigles pérennes etc.,

Patissia, Vyronas, Ymittos et Pireaus. La revendication insère les actions notamment dans la campagne de solidarité avec Koufontinas.

20/3, Verdun (France).

En Meuse, le bâtiment de la Mission locale du quartier des Planchettes est entièrement réduit en cendres dans la nuit, après que les pompiers retardés par d'abondants jets de pierres aient dû attendre des renforts policiers venus d'autres villes.

20/3, Bernay (France).

Dans l'Eure vers minuit, les gendarmes partis à pied à la vaine poursuite d'incendiaires de containers à ordures, constatent à leur retour quelques minutes plus tard que leur voiture de patrouille est aussi dévorée par les flammes.

Trois arrestations (dont un mineur) le 8 avril suivant.

22/3, Montreuil (France).

En Seine-Saint-Denis, on apprend que suite à l'expulsion d'un squat le 27 février (vite réoccupé), les vitres d'une agence du *Crédit Lyonnais* ont été fracassées tandis que sa porte d'entrée tombait en morceaux. « *squat expulsé=LCL attaqué* » pouvait-on lire sur le mur adjacent.

22/3, Réau (France).

En Seine-et-Marne, une dizaine d'amis d'un prisonnier hospitalisé s'introduisent en voiture sur le domaine pénitentiaire pour demander des comptes aux matons. La porte d'entrée principale de la taule est bloquée, et un maton se mange des coups.

23/3, Carquefou (France).

En Loire-Atlantique, une voiture garée dans l'enceinte de la gendarmerie est incendiée

vers 3h du matin, tandis qu'une seconde perd ses rétroviseurs.

24/3, Malmö (Suède).

Le *Groupe d'action Solidarité* revendique l'attaque incendiaire contre une filiale du géant des meubles *Ikea*. Le groupe explique qu'IKEA a augmenté ses achats de matières en Biélorussie, soutenant ainsi le régime dictatorial de Lukashenko, en plus d'être complice à la destruction de la planète partout dans le monde.

24/3, Evry (France).

En Essonne, neuf véhicules dont sept appartenant à des flics perdent vitres et pare-brise vers 20h sur le parking situé en face de la préfecture et du comico. Un jeune demandeur d'asile est arrêté.

24/3, Herblay-sur-Seine (France).

Dans le Val d'Oise, une voiture-bélier incendiaire projetée contre le mât d'une caméra de vidéosurveillance vers 21h30, abat ce dernier et détruit les yeux de l'Etat.

24/3, Berlin (Allemagne).

Les protestations contre l'expulsion programmée du bar de quartier *Meuterei* s'intensifient lors d'une nuit incendiaire. Les cibles : un fourgon d'une entreprise de travaux urbains (Lichtenberg), une BMW (Prenzlauer Berg), une Porsche Cayenne tout terrain et une autre Porsche (Mitte), une fourgonnette d'une entreprise immobilière (Reinickendorf), une Jaguar (Kreuzberg) ainsi que l'entrée de la police municipale (Reinickendorf).

25/3, Fort-de-France (France).

Dans la colonie de la Martinique, lors du procès de quatre personnes accusées du saccage de la boutique d'une distillerie du groupe *Hayot* aux accents

Un projet organisationnel

« Les groupes d'attaque sont autonomes et indépendants, une garantie pour que la créativité subversive ne puisse être réduite à un schéma unilatéral et figé, meilleure défense aussi contre les tentacules de la répression, meilleure situation imaginable pour rester agiles et imprévisibles. Uniquement à partir d'une telle autonomie, la coordination informelle et agissante est imaginable et souhaitable ; une coordination qui coïncide avec des perspectives et des projets partagés. Les petits groupes de feu ne sont pas séparés de l'ensemble des activités révolutionnaires, ils en font partie. Ils nagent comme des poissons dans l'océan de la conflictualité sociale. L'archipel des groupes de combat autonomes livre une guerre diffuse qui échappe à tout contrôle, représentation et encerclement par la domination. »

Salto, août 2014

Peut-être ce sentiment est-il partagé par d'autres, peut-être pas. Nous avons l'impression que depuis quelques temps, dans le contexte français d'où nous parlons, il y a une résurgence, ou plutôt une émergence, de pratiques d'attaque diffuses et continues, dispersées et agiles. Certes, tous les sabotages et attaques ne sont pas réalisés dans une perspective d'anarchie, ni par des anarchistes. Nous ne sommes pas les seuls rebelles. Mais qu'un certain agir anarchiste, multiforme mais tenace, ait commencé à cibler plus spécifiquement les infrastructures du pouvoir, nous semble relever du constat plutôt que d'un souhait. Et cet agir se développe informellement, sans centralités, souterrainement, au fil des désirs et choix individuels et des rencontres affinitaires. Cependant, tout cela peut aussi se heurter à un manque de constance, d'approfondissement, de projectualités plus vastes, voire de projets plus incisifs. La question qui se pose, à notre avis, n'est alors pas tellement de « comment devenir plus forts », ni même de « comment devenir plus efficaces », mais de savoir si nous voulons, et pouvons, élargir notre regard, regarder plus loin et aussi anticiper des conditions d'affrontement peut-être encore moins favorables. On dit « encore moins », au sens que depuis les années 70, on a plutôt tendance à dire que les tensions subversives se sont retrouvées plutôt à se battre en défense (souvent courageusement et avec ténacité, ce n'est pas la question), avec peu d'échos au sein de couches sociales plus larges

et avec un manque général de projectualité à moyen terme. Reste à dire aussi que depuis quelques années, la stagnation a été rompue à plusieurs reprises. Les hypothèses ayant trait à l'insurrection et à la révolte plus ou moins esquissées ces dernières années ont même parfois été confirmées, comme celle de l'émergence de mouvements hétéroclites, réunis autour d'un certain refus, dépassant les clivages des catégories sociales, avec une charge plutôt explosive (comme les Gilets Jaunes). Mais aussi l'hypothèse qui n'excluait pas qu'un « imprévu » vienne bousculer les cartes et fasse sauter des digues de la pacification sociale, comme cela a été le cas au Chili, où des protestations contre la hausse des tarifs de bus (une lutte somme toute assez « banale ») ont débouché sur une vaste révolte, grâce aussi aux mains chaleureuses qui ont changé la donne en livrant les stations de métro aux flammes – plongeant la capitale chilienne dans un certain chaos qui a accouché d'une explosion de rage peut-être sans précédent dans ce pays.

Mais voilà, c'est là que nous entrons sur le terrain de l'hypothèse organisationnelle. On ne s'organise pas pour le plaisir, on s'organise dans un certain but, afin de réaliser une certaine chose. Dans ce sens-là, déjà, une hypothèse organisationnelle actuelle ne devrait pas correspondre à une volonté de croissance infinie, mais à une projectualité d'attaque plus ou moins précise. Pour cela, nous pensons que toute expérimentation, toujours dans le domaine de l'informalité (c'est-à-dire, souterrainement), avec des coordinations entre individus et groupes autonomes creuse un peu plus les chemins que nous serons amenés à parcourir dans un futur proche. Une coordination n'est pas un modèle figé qui fonctionne toujours selon les mêmes « règles ». Elle s'adapte et prend forme en fonction de pourquoi nous l'appelons à la vie. Cela étant dit, une coordination n'est possible que si certaines conditions matérielles sont remplies. Qu'il s'agisse de connaissances précises, de discussions sur le fond, d'affinités, rien de cela ne peut être négligé. Et si ces conditions matérielles changeaient brusquement (voire durablement) ? C'est là que surgit le besoin de réfléchir et d'échanger sur une hypothèse organisationnelle.

Que faire si la volonté, l'effort, l'enthousiasme permettent de plus en plus difficilement de franchir les obstacles qui nous séparent de l'ennemi que nous voulons frapper ? Comment faire pour développer une projectualité qui vise plus loin que de sortir un journal, faire

empoisonneurs et colonialistes, les grilles du Tribunal sont enflammées et la voiture d'un journaliste local incendiée, au milieu d'affrontements.

25/3, Alès (France).

Dans le Gard, l'école du quartier des Cévennes doit fermer après qu'une quinzaine de ses fenêtres double-vitrages aient cédé dans la nuit sous le poids de lourdes pierres.

26/3, Barcelone (Espagne).

On apprend qu'au cours du mois, quatre boîtiers électriques d'antennes 5G ont été incendiés « *Cette action est en solidarité avec tou.te.s les prisonnier.e.s anarchistes et subversifs en grève de la faim dans les territoires dominés par les Etats chiliens et grecs* » précise le communiqué, avant de conclure par « *Mort à l'Etat et à sa domination* »

27/3, Leipzig (Allemagne).

En Saxe, attaque incendiaire contre des fourgons de la *Société de location et de construction* de la ville (LWB). De la revendication : « *Quiconque exige un loyer d'autres personnes les exploite, et nous souhaitons que leurs voitures et leurs bureaux partent en flammes.* »

27/3, Leipzig (Allemagne).

En Saxe, les vitres des bureaux de l'assureur *Allianz* et de l'entreprise de sécurité privée *Zenner* sont brisées à l'approche de l'expulsion du *Meuterei* à Berlin. « *On en a marre !* », titre la revendication.

27/3, Wuppertal (Allemagne).

En Rhénanie-du-Nord-Westphalie, un fourgon de l'entreprise de services *Wisag*, impliquée dans la gestion des prisons et des centres de rétention, est incendié, « en

solidarité avec tous les prisonniers, réfugiés et sans-abris. »

28/3, Thessalonique (Grèce).
La *Cellule de Colère Anti-gouvernementale des Cellules d'Action Directe* revendique l'incendie d'une voiture du corps diplomatique ainsi que d'une voiture du ministère du Travail :
« *Nous répondrons à tout geste d'oppression avec des actions, des attaques et en revendiquant nos vies ici et maintenant. Libres et sans idéaux autoritaires* ». La cellule exprime aussi sa solidarité avec l'anarchiste B. Statopoulos, incarcéré en préventive sous l'accusation d'appartenance au groupe *Autodéfense Révolutionnaire*, qui a revendiqué trois actions de mitraillage et un jet de grenade contre des ambassades et des sièges de partis entre 2014 et 2017.

30/3, France
Un recensement officiel nous apprend que 1.276 actions de toutes natures ont été comptabilisées en 2020 contre les élus : 60 parlementaires et 505 maires ou adjoints ont ainsi été « *agressés physiquement* », tandis que 68 domiciles d'élus et 63 de leurs véhicules privés ont été visés en 2020.

30/3, Villecresnes (France).
Dans le Val-de-Marne, une armoire de raccordement à la fibre optique est incendiée dans la nuit, déconnectant quelques centaines d'habitants du coin.

AVRIL 2021

1/4, Brême (Allemagne).
Incendie d'un fourgon de l'entreprise de maintenance *Dussman*, impliquée dans la gestion des prisons allemandes.
« *Pas de paix sociale avec les*

une action, ouvrir un local ? Une hypothèse est précisément l'organisation informelle, mettant ensemble des parties qui, prises séparément, n'ont pas le même poids ni les mêmes possibilités. Elle est donc une sorte d'amplificateur de nos rayons d'action – quelle qu'ils soient. Dans une telle hypothèse organisationnelle, s'il existe une certaine division des tâches (tout le monde ne peut pas tout faire en même temps), il n'y a cependant pas de hiérarchie. Chacune et chacun concourt à la réalisation du projet, qui se décline dans pleins de domaines (logistique, action, approfondissement, diffusion d'idées, soins, autodéfense contre la répression,...). On pourrait argumenter que les choses sont déjà ainsi. Nous sommes d'accord, mais il y a très peu de lien organisationnel – toujours informel – entre chacune d'entre elles. Cela est peut être la première chose à réfléchir aujourd'hui, tout en conservant strictement la compartimentation nécessaire. L'affinité sur laquelle repose un tel projet organisationnel n'est pas la même affinité que celle qui caractérise des rapports individuels. Elle est plus liée au partage du projet qu'à la connaissance réciproque de chaque individu. C'est aussi pourquoi les chemins peuvent se séparer quand le projet est réalisé, voire n'est plus partagé par tel compagnon ou tel groupe.

Penser, donc, un tissu organisationnel qui renforce l'autonomie de chacune de ses parties, et qui repose, fondamentalement, sur les groupes affinitaires. Puis penser à comment ce tissu, agile de par nature, peut apporter un soutien dans des temps moins favorables, plus difficiles. Si un tel tissu est appelé à favoriser les « conditions matérielles et subjectives de la destruction », il doit en effet l'être dans le sens le plus ample. S'il y a besoin d'apprendre, d'exercer le regard et le bras, de savoir camoufler nos pas – sans cela, tout projet d'attaque tomberait dans l'improvisation la plus absolue – et que tout cela dépend, en premier et en dernier lieu, des choix, désirs et efforts individuels, il y a aussi toute une autre dimension à explorer, à construire. Recueillir des informations, entretenir des contacts, avoir des ancrages locaux, transmettre des débats et des doutes entre différentes constellations, organiser une logistique, partager des connaissances, soigner des abris et des points de repos... tout cela fait partie de ce qu'il y aurait « à gagner » en construisant, ou en approfondissant, les tissus organisationnels existants et potentiels. Le défi, c'est d'avancer dans cette direction sans créer des centres, sans construire des points de fixation, sans instaurer une

division pérenne de tâches (qui deviendraient sinon des « rôles », réduisant la richesse des individus et compliquant la pollinisation réciproque tellement importante si nous nous plaçons dans une perspective de stimuler, renforcer et enrichir l'autonomie de chacune et chacun).

Enfin, un tissu organisationnel informel est un tissu vivant, et non pas une « enveloppe hermétiquement fermée ». Elle s'étend au fil et au gré des affinités, dans tous les sens. Si elle revêt les caractéristiques implicites de tout parcours de combat (la discrétion, la compartimentation, l'autonomie), elle ne scelle pas les portes, laissant le tout reposer sur la myriade d'affinités individuelles. Certains pourraient argumenter que cela n'est pas « efficace », que les résultats se laisseront attendre, qu'une telle façon de concevoir l'auto-organisation n'offre pas de garanties – nous sommes d'avis que si une telle méthode organisationnelle est plus lente, elle est aussi plus profonde, en plus d'être le meilleur rempart contre toute tendance vers la hiérarchie.



Des sentiers à explorer

« Tirer le premier, le plus vite, est une vertu du Far West qui peut être utile à certains moments, mais il faut savoir utiliser sa tête avant, et utiliser sa tête signifie avoir un projet. L'anarchiste ne peut pas se contenter d'être un rebelle, il doit être un rebelle muni d'un projet. Il doit donc unir le cœur et le courage à la connaissance et l'ingéniosité de l'action. »

Alfredo M. Bonanno

Une croyance forte s'ancre dans les cœurs des ennemis de l'ordre existant. Elle a pris de multiples visages au cours de derniers siècles, caractérisés par le développement effréné du capitalisme industriel, mais son essence est toujours la même. La croissance du capitalisme, l'extension, l'enracinement et l'approfondissement de la domination aurait une limite, se heurterait à un obstacle final, succomberait à ses contradictions. Pour les uns, c'est la concentration du capital qui étoufferait la compétition et ferait ainsi écrouler le capitalisme sous ses propres contradictions. Pour les autres, c'est le tarissement des ressources énergétiques comme le pétrole qui sonnera le glas du technomonde. D'autres encore pointent que les équilibres des écosystèmes ont été

prisons. [...] Liberté pour tous les prisonniers. »

1/4, Montreuil (France).
En Seine-Saint-Denis, *Un gang de poisson à contre-courant* démonte un camion-benne d'*Eiffage* : pare-brise brisé, pneus crevés, tandis qu'un tag précise « *Eiffage, constructeur de tôle, A bas les prisons, Crève la taule.* »

1/4, France.
Selon un bilan du ministère de l'Intérieur, depuis le début du confinement de mars 2020, 174 infrastructures de télécommunication ont été sabotées en un an. Plus de la moitié l'ont été par incendie, et près de 137 se sont produites en milieu rural.

6/4, Bière (Suisse).
Dans le canton de Vaud, suite à l'expulsion de la ZAD de la Colline, le *Commando Chico Mendes* effectue des sabotages de véhicules (pelleteuses, pick-up, camions et autres) sur un site de *LafargeHolcim*, le géant du béton franco-suisse. L'occupation de la Colline s'opposait au projet de *LafargeHolcim* de raser la colline de Mormont pour la transformer en carrière de ciment.

7/4, Limoges (France).
En Haute-Vienne, dans le quartier de Beaubreuil, neuf caméras de vidéosurveillance sont détruites du 27 mars au 7 avril, dont une à l'aide d'une arme à feu.
Un jeune condamné à six ferme pour ces faits quelques jours plus tard.

9/4, Vienne (Autriche).
Des *groupes autonomes* revendiquent l'attaque contre une permanence du parti d'extrême-droite *ÖVP* : vitres brisées et slogans contre les déportations de sans-papiers.

10/4, La Talaudière (France).
Dans la Loire vers 17h, quarante-trois prisonniers refusent de remonter de promenade pendant trois heures jusqu'à l'intervention des ERIS, notamment pour exiger la suppression du plexiglas aux parloirs imposés au prétexte du covid-19.

10/4, Floirac (France).
En Gironde, un fourgon de la municipalité est détruit vers 22h dans un incendie, tandis que des tags « injurieux » sont déouverts sur les murs voisins d'un bâtiment de la ville.

11/4, Namur (Belgique).
L'ensemble des caddies rangés devant un supermarché *Carrefour* est volontairement incendié dans l'après-midi. Le feu a sérieusement endommagé sa façade et sa toiture.

11/4, Le Pouzin (France).
En Ardèche, trois voitures, une de patrouille et deux personnelles, partent en fumée dans la cour de la gendarmerie vers 6h du matin.

14/4, Ivry-sur-Seine (France).
Dans le Val-de-Marne, la centaine de mètres carrés des bureaux administratifs de l'office HLM de la ville partent volontairement en fumée vers 4h du matin, les fermant pour un bon bout de temps, ainsi que le local adjacent des médiateurs-vigiles.

15/4, Rome (Italie).
Une antenne-relais 5G part en fumée au beau milieu de la nuit dans le quartier de Tor tre teste. Les autorités parlent de « cause mystérieuse » de l'incendie qui a dévoré ses câbles jusqu'au sommet.

tellement perturbés, que l'effondrement de la vie sur terre telle que nous pensons la connaître est inévitable. Ces croyances, qui apportent un espoir – même sombre – que tout ce merdier connaîtra inévitablement une fin, font penser à cette croyance très répandue à la suite de la Deuxième Guerre mondiale : plus jamais de génocide. Cinquante ans plus tard, sur ce même sol européen, les épurations ethniques ont rythmé une guerre civile en ex-Yougoslavie. Ailleurs dans le monde, il n'a même pas fallu attendre un demi-siècle pour que le sombre visage de l'humanité surgisse. Plus jamais de génocide, alors que les États se sont dotés d'un armement nucléaire capable de perpétrer mille fois le génocide mis en place par les nazis. L'histoire ne suit pas une trajectoire rectiligne, il n'y a pas de dépassements définitifs. La possibilité du génocide marchera toujours avec l'être humain. Trop de compagnons et compagnonnes perçoivent la révolution même – y compris quand on l'entend comme un long processus de transformation – comme un dépassement définitif, l'arrivée du règne de la liberté, comme si, en germes et en potentiel, tout n'était pas *en permanence possible et présent*.

Ceci dit, ce n'est pas parce que les instabilités que la domination est en train de traverser ne sont nullement « mortelles » pour le système, qu'il serait inutile de réfléchir et d'anticiper, pour autant qu'on le puisse, les possibles scénarios, très divers, qui se profilent à l'horizon du technomonde lancé à pleine vitesse. Tous ces scénarios ont des caractéristiques de continuité et de rupture, et aucun n'exclut définitivement l'autre. Par exemple, des dégradations climatiques en cascade peuvent autant donner lieu à un éclatement heureux de la société concentrationnaire, qu'à une accélération de l'artificialisation du vivant ou même à des guerres civiles. Une révolte confuse mais massive peut autant remettre à jour une dictature militaire, qu'ébranler les socles du vivre-ensemble (notamment l'idéologie du citoyen) pour donner lieu à des conflits ethniques, religieux, claniques,... voire à de vastes expérimentations d'autogestion et d'entraide.

Si à la surface, c'est surtout le calme plat qui semble régner dans une paisible Europe en douce décadence face aux autres puissances mondiales, on ne peut se permettre d'exclure de tels scénarios de notre imaginaire. Cependant, dans certaines parties du monde, des zones sont en train d'être désertées à cause de la mon-

tée des eaux. Ailleurs, des millions de gens sont contraints de quitter les lieux où ils sont nés à cause d'une contamination devenue trop mortelle. Des soulèvements ont – même si ce n'est pas leur seul « résultat », et heureusement – débouché sur des guerres civiles atroces. Et même sur le continent européen, à l'heure que nous écrivons, une guerre de tranchées est en cours en Ukraine. En même temps, en Irlande du Nord, les tensions remontent et font planer le spectre d'une reprise des hostilités entre les différents camps en présence. En Allemagne, il ne passe pas une semaine sans qu'on apprenne qu'un énième groupe de néonazis qui se prépare, s'arme, s'entraîne, se coordonne et planifie a été démantelé ou que par villages entiers, des gens font la chasse aux réfugiés. En Grèce, en pleine crise économique, le vieux spectre de la guerre civile opposant « la droite » et « la gauche » pointait son nez, avant d'avoir été désamorcé par les habiles stratégies d'apaisement menées par un gouvernement dit d'extrême gauche. Tout cela couve en permanence en-dessous de la paisible surface des pays européens.



Le déchaînement de la liberté

« Révolutionnaires anarchistes, disons-le hautement : nous n'avons d'espoir que dans le déluge humain ; nous n'avons d'avenir que dans le chaos... Le Désordre, c'est le salut, c'est l'Ordre. Que craignez-vous du soulèvement de tous les peuples, du déchaînement de tous les instincts, du choc de toutes les doctrines ?... Est-il, en vérité, désordre plus épouvantable que celui qui vous réduit, vous et vos familles, à un paupérisme sans remède, à une mendicité sans fin ? Est-il confusion d'hommes, d'idées et de passions qui puisse vous être plus funeste que la morale, la science, les lois et les hiérarchies d'aujourd'hui ? Est-il guerre plus cruelle que celle de la concurrence où vous avancez sans

armes ? Est-il mort plus atroce que celle par l'inanition qui vous est fatalement réservée ? »

Ernest Cœurderoy

Il y a lieu de dire que certaines conditions, certains prétextes voire certaines actions pourraient précipiter les choses. Précipiter vers quoi ? Vers la révolution sociale et la transformation libertaire des rapports sociaux ? Si rien n'est impossible, c'est n'est pas pour autant le plus probable. Un changement brusque dans l'ordre européen donnerait avant tout du désordre, et le désordre, n'en déplaise aux cœurs trop optimistes, n'est pas synonyme de transformation libertaire. Ce que l'on peut affirmer, c'est que la liberté est un facteur de désordre. Qu'elle détruit ce qui lui fait obstacle, ébranlant ainsi l'ordre établi. « *Il n'y aura plus de révolution tant que les Cosaques ne descendront pas,* » disait Ernest Cœurderoy, écœuré par la défaite des insurrections prolétariennes à Paris au milieu du 19^e siècle. Il avait bien raison : la liberté amène le désordre, et c'est dans le désordre que tout peut être expérimenté. Des choses les plus laides qu'aux choses plus belles. Tout est toujours là.

Si nous sommes prêts à accepter cet inconnu, si nous sommes prêts à *déchaîner la liberté*, on peut enfin s'éloigner du gauchisme dont on a malgré tout hérité. On peut alors dire adieu aux entités fantomatiques censées poursuivre les mêmes buts d'émancipation (la classe, les opprimés, les pauvres, etc.) pour s'adresser pleinement aux individus, avec leurs contradictions, leurs choix, leurs responsabilités. On peut dire adieu aux schémas qui nous disent qu'il faut d'abord élever les consciences avant de déclencher les hostilités. On peut dire adieu aux déterminismes qui nous ont leurré, sur le fait que le frère prolétaire ne tirera pas sur son semblable, mais d'abord contre le maître (malgré toutes les négations flagrantes dont l'histoire nous a acca-

blées en la matière). On peut dire adieu au rôle de messies, apportant la lumière dans le monde des ténèbres, que certaines théories révolutionnaires voudraient nous faire jouer – jusqu’au point de se laisser trucidé par la populace réactionnaire comme cela est arrivé à Pisacane et ses partisans en 1857.

Déchaîner la liberté, c’est accepter l’imprévu que le désordre porte en lui. C’est accepter que si la liberté n’est pas toujours douce, mais peut aussi revêtir un visage sanglant, nous la voulons quand même. Nous ne voulons pas d’une liberté débarrassée des risques, ni ne voulons exiger de la liberté qu’elle nous apporte ses attestations de bonne vie et mœurs avant d’entrer chez nous. Cela ne serait pas la liberté, ce serait la domestication camouflée en habits libertaires, le meilleur terrain pour que le germe de l’autorité recommence à croître – comme cela s’est passé au sein de maintes insurrections quand au-delà de la réaction, ce sont les révolutionnaires qui ont voulu la brider, par humanisme peut-être, afin de freiner tout « excès » et de garder le cap sur le paradis promis de l’autogestion.

Aujourd’hui, pour celles et ceux qui ne craignent certainement pas plus le désordre que la continuité de la marche radieuse et mortifère du progrès technologique, il ne s’agit plus tellement de peser dans la balance des rapports sociaux et des équilibres politiques, il s’agit de *faire dérailler le train*. De faire sauter les digues qui retiennent les eaux stagnantes en pleine pourriture. Et à notre avis, une méthode adaptée pour essayer d’y contribuer (en sachant bien que nous ne sommes ni le seuls à jouer et que d’autres facteurs comptent aussi), est de regarder vers ce qui soutient et maintient le système, ses artères : les infrastructures d’énergie, télécommunication et transport, sur lesquelles repose désormais une bonne partie de la vie économique, politique et sociale. Mais sans garanties, sans s’assurer

d’abord qu’il y aurait une masse critique suffisante pour faire face à une rupture dans les télécommunications ou l’énergie, car cela reviendrait à recycler les plans échelonnés d’antan (prise de conscience – escarmouches – émeutes – insurrection – révolution, avec la flèche du déterminisme historique qui va de gauche à droite), une hypothèse que l’on peut désormais écarter définitivement du cœur des métropoles européennes. Mais en refusant aussi de suivre une logique qui nous transformerait en maîtres techniciens qui plongeraient le monde dans le noir, puis regarderaient, à distance confortable, ce qui se passe ; en écartant l’hypothèse d’un « coup final » qui provoquerait le blackout généralisé (cela ressemble bien trop à l’illusion du « Grand Soir » du 20e siècle ou le « frapper le cœur de l’État » des années 70 à notre goût).

S’il est juste d’affirmer que nous agissons d’abord – et de fait, aussi ultérieurement – pour nous-mêmes, pour *pratiquer* la liberté plutôt que d’en rêver, nous n’avons cependant pas forcément tout dit. La liberté est totale, elle ne tolère aucun obstacle, elle veut étendre ses ailes : c’est pour cela qu’elle peut aller à la recherche, ou à le rencontre, de l’insurrection, de ce déchaînement massif de la liberté. Une hypothèse organisationnelle pour aujourd’hui a tout intérêt à marcher sur ses deux pieds. D’un côté, favoriser les conditions pour l’attaque – ce qui englobe vraiment *tout*, car ses conditions coïncident avec la vie même – et de l’autre, anticiper, se préparer, s’organiser pour pouvoir prolonger les hostilités (contre tout pouvoir, vieux ou émergent), y compris en temps d’instabilités accrues, voire de désordre généralisé (qui peut prendre autant le visage d’un recul de l’État et par conséquent une auto-organisation spontanée de la survie ; que celui d’un conflit généralisé entre mille fractions différentes, chamboulant les cartes géographiques et politiques des États en décomposition ou en reconstruction).

Dans le désordre, les règles tacitement en vigueur tiennent de moins en moins debout, surtout quand la situation se prolonge. Se demander qu'est-ce qu'on ferait dans une telle situation n'est pas hors-sol, cette question s'est posée, encore très récemment, par exemple aux révolutionnaires en Syrie qui voyaient le soulèvement s'enliser dans une guerre civile. Pourtant, si un tel scénario fait peur, sommes-nous sûrs que ces craintes soient vraiment les nôtres, et pas celles instillées par l'État ? Avons-nous peur de la liberté, c'est-à-dire, de l'absence de règles figées ? Agir hors-la-loi quand c'est la loi étatique qui règne est une chose, se retrouver dans une situation d'absence de toute loi (hormis celle de la liberté comprise comme liberté d'agir – et de la force brute). Mais est-ce que notre véritable place, comme anarchistes, comme ennemis de tout ordre établi, n'est-elle pas justement dans une telle situation ? Ne devons-nous pas justement nous sentir le plus à l'aise en étant ces « *Banditen* », comme les autorités nazies appelaient les résistants italiens qui attaquaient ?

Sans optimismes déplacés, ni craintes inculquées par le trop plein de paix sociale, nous pouvons déjà, dans les combats d'aujourd'hui, nous organiser pour les combats possibles de demain. Car si nous poursuivons sur les chemins de l'attaque contre les artères de la domination, et si rien ne nous est garanti, nous pouvons cependant être sûrs de deux choses. Premièrement, que l'État ne l'apprecie guère et est conscient (de plus en plus) de sa vulnérabilité sous cet angle. Tôt ou tard, il réagira donc en conséquence, et il serait dommage de devoir s'arrêter par manque de prévision, de préparation et, oui, d'organisation (entendue comme support et soutien, et pas comme entité représentative ou politique) en si bon chemin. Deuxièmement, que si, pour une raison ou une autre (une concordance de facteurs, une multiplication de

foyers de révolte, un hasard imprévu), *ça fonctionne*, que les bras des machines-robots se bloquent, que les ordinateurs s'éteignent dans certains espaces/temps, que le contrôle capillaire des territoires n'est plus assuré ; donc, si *ça fonctionne*, il serait dommage de se limiter à s'allonger en regardant les étoiles, comme il serait carrément idiot de croire que des masses d'exploités, habituées et accros à la dépendance d'une autorité et aux machines plutôt que désireuses d'autonomie, feraient de même. Donc, si *ça fonctionne*, on pourrait déjà imaginer, projeter et se préparer à comment être de ceux et celles qui portent la liberté, dans leurs cœurs et dans leurs pratiques, au sein du désordre. A faire face non seulement à l'État, mais aussi à d'autres entités autoritaires qui ne tarderont pas à se former pour rétablir le contrôle d'une zone, instaurer un ordre (y compris sous les habits d'un ordre dit révolutionnaire), souffler sur les braises de la haine religieuse, sectaire et « raciale ».

Voilà des défis immenses pour celles et ceux qui se posent aujourd'hui la question organisationnelle, et qui se trouvent toutes et tous orphelins des modèles du passé rendus obsolètes par le progrès de la domination et de croyances héritées de combats qui se sont éclipsés sous l'avancée des technologies. Mais notre sombre époque où aucun coup, ni même des insurrections massives, semblent fondamentalement perturber la marche forcée de la mise-en-cage technologique du monde et de la dévastation de la planète et du vivant, est celle qu'il nous est donnée de vivre. Si nous pouvons toujours claquer la porte derrière nous, nous pouvons aussi la vivre à fond, intensément, résolument : toucher la liberté par nos combats, faire vibrer l'amour contre la froideur métallique du monde, ressentir sur sa peau la proximité complice de quelques autres avec qui on partage des bouts de chemin, chanter de plein cœur la joie d'une vie de rébellion contre les psaumes de la résignation et de la sous-vie.



La forêt de l'agir

« Écoutez-moi donc ! Faites en sorte que votre pas soit cadencé et léger comme celui d'un danseur, et entrez avec moi dans la forêt. »

Renzo Novatore

À pas légers, entrons à notre tour dans la forêt. La forêt où on peut se rencontrer à l'abri des mouchards technologiques, où on peut, au prix d'un petit effort, encore traverser des distances sans que nos visages ne soient repris par des objectifs et où l'on peut, chose tout sauf négligeable, entendre notre respiration, mouiller nos pieds, sentir nos corps vibrer à l'unisson avec notre esprit.

Si la forêt d'aujourd'hui n'est pas tant une entité géographique, mais peut-être avant tout un espace mental qu'on crée et recrée en permanence, certains environnements pourraient bien être plus propices que d'autres – toute la question est, en fin de compte, ce que nous voulons faire, dans quelle perspective nous faisons ce que nous faisons. L'appel de la forêt, c'est donc aussi de ne pas avoir peur d'abandonner les endroits trop exposés, de s'enfuir des impasses où on s'est retrouvés coincés, de prendre le large quand les digues érigées font stagner les eaux. A chacune et chacun ses propres évaluations (rester dans les métropoles ou pas, explorer les zones plus périphériques de la société industrielle ou pas), mais osons choisir, dans la mesure du possible, nos terrains de combat et tout ce qu'il implique (car « la vie » et « le combat » font un), sans rester accrochés, plus par la force de l'inertie que par choix, à ce qui est devenu impraticable, désolant, étouffant. *Il n'y a pas d'en dehors*, mais il y a des terrains plus propices que d'autres pour lutter et respirer.

Nos forêts, ce sont des rêves de petits groupes de saboteurs avec des bouteilles remplies dans leurs sacs-à-dos, de points de chute où on peut dormir tranquillement, de promeneurs nocturnes scrupuleux munis de scies et de pinces, de nuits passées à regarder les étoiles pour avoir les idées plus claires, de sources d'inspiration auxquelles abreuver nos cœurs lacérés par tant de dégoût et d'oppression, de brigands dépouillant les caravanes marchandes, de campements furtifs d'où partir à l'assaut. La forêt, c'est le monde souterrain où nous touchons la liberté dans notre agir. Pour la trouver, il n'y a cependant aucune flèche qui indique le chemin. Ses arbres et ses ruisseaux se dessinent devant nos yeux pendant que nous marchons, en marchant. En allant vers l'avant. Vers l'action.

Mais nos forêts sont sous attaque. Des forces hostiles les occupent toujours davantage, et veulent en quadriller chaque mètre carré. Comme elles ne sont pas territoriales, ce ne sont pas des entités à défendre, ne nous laissons pas piéger dans un combat défensif. Nous les portons avec nous, ces forêts, dans tout ce que nous faisons. Nos accrochages seront toujours furtifs – compagnons, l'heure de la dernière bataille, au fond d'une clairière entourée par des falaises, sans chemin de fuite, n'a pas encore sonné. Mais pour ne pas s'y retrouver – ou pas trop tôt, ce serait du gâchis – il faut à présent marcher, trouver les refuges solidaires, partager les cartes, échanger nos boussoles.



| Revues, livres & journaux |

Sans Détour, journal anarchiste apériodique, n°4, avril 2021, 36 p.

Si il est au moins une des promesses tenues par ce copieux journal anarchiste, c'est bien son *apériodicité*, puisque son numéro précédent remontait à un peu plus d'un an. Mais ce n'est pas la seule, puisqu'il nous offre une fois de plus de quoi nourrir nos réflexions, en proposant différents approfondissements autant sur l'individu, l'agir révolutionnaire ou la technologie. Placé d'un côté sous l'égide de Rimbaud et d'un autre sous celle de Cœurderoy, il annonce d'emblée la couleur : « *Et toute vengeance ? Rien !... – Mais si, toute encor, nous la voulons !* » poétise le premier en couverture, tandis que son cadet fiévreux lance en quatrième « *dans ce monde d'iniquité, je ne puis rien aimer comme je m'en sens la force ; je suis contraint de haïr, hélas ! Et ma haine, c'est de l'amour encore.* »

Ceci dit, on retrouve au sommaire de ce numéro 4, aussi bien plusieurs traductions (l'une sur l'Utopie, l'autre sur le désir et la volonté contre tout déterminisme) qu'une revue de parutions récentes, mais aussi plusieurs articles.

Le premier d'entre eux se présente sous forme de fable, dont l'ombre, sa protagoniste, nous propose de parcourir quelques transformations notables de l'individu depuis la seconde guerre mondiale. Vaste sujet, nous dira-t-on, puisqu'il part des illusions de la démocratie et du *welfare* pour déboucher sur l'émergence de l'individualisme libéral quelques décennies plus tard, avant de nous plonger dans les affres plus contemporains du « *développement tentaculaire de la smartisation de chaque sphère de la vie humaine, des relations affectives et*



sexuelles, du monde du travail et de la sphère de la communication », pour aboutir à ce que l'auteure, Jade, nomme très justement « *une étendue d'hétérogénéité dans la soumission* » sous le vernis de « *choix* » dictés par des caculs algorithmiques et proposés sous forme d'opinions et d'identités. L'article aurait pu s'arrêter à ce genre de constats de plus en plus courants dans les milieux révolutionnaires, si ce n'est qu'il bifurque alors en nous tendant à tous un miroir, pour pointer l'apparition de nouvelles normes et du risque d'uniformisation qui guette les « *milieux radicaux* » entendant justement combattre cet individualisme libéral. D'où son titre d'ailleurs, *Je est un autre ?*, où l'ombre narratrice refuse de s'effacer devant cet océan d'une autre sorte de conformisme, alternatif à celui du pouvoir. La proposition est ainsi celle de l'individu « *qui se donne les moyens et les instruments de comprendre sa propre unicité et d'explorer sa propre différence... dans un refus qui ne peut pas être seulement rationnel et logique, mais qui se nourrit de folie et d'instinct* », couplée à des possibilités d'unions informelles (plutôt que d'unités formelles) avec d'autres, mais aussi d'affinités.

Le second article, d'un dénommé *Bismuto* qui entend aller *Au-delà de l'immédiat*, se pose rien moins que la sempiternelle question du bouleversement révolutionnaire de l'existant, en reprenant le fil anarchiste qui court de Malatesta à nos jours. Après avoir rappelé en détail l'imaginaire classique « *de soulèvements prolétaires menant à un affrontement final contre les forces de la domination et à la réappropriation des moyens de production* », il dresse un portrait

sans appel des ravages de la société industrielle et de notre dépossession généralisée, pour en conclure qu' « aucune possibilité de libération n'est envisageable sans l'arrêt de la machinerie de mort, son abandon et sa destruction ». Pourtant, et c'est là tout son intérêt, l'auteur n'en fait qu'une large prémisses pour entrer dans le véritable fond du problème, soit le quoi et le comment. Sur le premier, il s'intéresse bien sûr à la question des infrastructures électriques dont beaucoup de choses dépendent, accompagnée de plusieurs réflexions sur la responsabilité, la révolte et l'effondrement : « aucune changement souhaitable n'est possible à partir d'une aptitude de haine contre des catégories aussi génériques et irréelles que «les gens» ou «l'humanité» » ; « penser qu'en fin de compte, tout ce qui importe c'est que le monde tel qu'il est aujourd'hui s'écroule, peu importe la raison, reviendrait finalement à considérer comme superflu tout effort pour un bouleversement révolutionnaire », vision qui « n'accorde pas de place aux idées, aux individus et aux subjectivités ». Quant au second terme, le comment, après un aperçu des débats actuels autour des destructions d'antennes-relais, Bismuto va s'attarder sur la question de l'agir minoritaire en en faisant un large tour, concluant qu' « on ne peut pas réduire la domination à son appareil technique, tout comme on ne devrait pas réduire l'impact de l'action aux dégâts qu'elle crée et sous-estimer le sens qu'elle porte dans un contexte qui n'est pas tout à fait pacifié ». Enfin, si vous voulez comprendre que ce l'auteur entend en conclusion par « un regard vers ce que nous voulons me semble indispensable aujourd'hui », on vous laisse le découvrir en lisant cet article qui a en effet le mérite d'aller au-delà de l'immédiat, bien au-delà même.

L'un des derniers articles de poids de cette cinquième livraison de *Sans Détour*, si-

gné du nom de cette petite pierre qui servait aux vikings pour s'orienter en mer, la *iolite*, est tout bonnement impossible à survoler dans l'espace qui nous est imparti, de part son amplitude, la complexité et l'ambition qu'il porte : un très vaste tour d'horizon des dimensions de la *servitude technologique volontaire*. Entrecoupé comme il se doit d'extraits de La Boétie, il explore ainsi successivement des aspects aussi divers que le développement puis l'appropriation sociale de la télématique sous forme de choix revendiqués puis de désirs satisfaits (tout en restant au départ induits, bien entendu) ; l'idéologie de la transparence qui vient brutalement heurter la pratique du secret si chère aux révolutionnaires ; la dimension éminemment participative des technologies et l'érosion corrélative de nos forêts intérieures ; la religiosité, au sens strict, développée par les émules de l'Intelligence Artificielle ; la transformation de rapports humains partis d'une imposition extérieure à une adaptation intérieure suivie d'une réflexion sur le fatalisme et l'impossible ; et aussi un détour, eh oui, par ces insurgés de 1830 qui se mirent à tirer un peu partout sur les horloges lors des Trois Glorieuses dans la capitale.

En somme, le mieux est peut-être de laisser en dernier la parole à *iolite* sur les perspectives qualitatives de telles analyses, plutôt que de continuer une énumération sans fin : « nous ne pouvons que souhaiter et encourager la propagation et la généralisation de ce conflit et de ces sabotages qui, indépendamment de leurs conséquences concrètes et immédiates, sont la preuve que la domination n'est pas invulnérable, et que c'est en chacun que peut couvrir le fléau éternel de la domination : le refus de servir et la volonté de se libérer. »

Pour demander des exemplaires :
sansdetour@riseup.net

